

Je supprime le reste de ce morceau, que nous avons déjà lu tout entier.

Vous qui connaissez Balzac et qui avez lu Fléchier, ces deux héros du style périodique, avez-vous découvert chez l'un ou chez l'autre une période plus belle que celle-ci ?

“ O grands vénérateurs de ce saint mystère, dont le zèle s'emploie à persécuter ceux qui l'honorent par tant de communions saintes, et à flatter ceux qui le déshonorent par tant de communions sacrilèges ! qu'il est digne de ces défenseurs d'un si pur et si admirable sacrifice de faire environner la table de Jésus-Christ de pécheurs enveillis tout sortant de leur infamie, et de placer au milieu d'eux un prêtre que son confesseur même envoie de ses impudicités à l'autel, pour y offrir, en la place de Jésus-Christ, cette victime toute sainte au Dieu de sainteté, et la porter de ses mains souillées en ces bouches toutes souillées ! ”

Ce beau passage vous aura frappés sous un autre rapport, je veux dire par l'accumulation des antithèses. Cette figure tout intellectuelle, est celle que Pascal emploie de prédilection, si ce n'est même exclusivement. Et l'un de mes auditeurs me faisait observer l'autre jour que les antithèses, chez Pascal, se redoublent et s'entrecroisent, opposant plusieurs mots à plusieurs mots, la phrase à la phrase, et souvent une série à la série inverse, avec la plus attentive exactitude. Vous en avez des exemples dans le morceau que je viens de vous lire ; ou plutôt tout ce morceau en est composé. D'un côté les *vénérateurs* d'un saint mystère, et de l'autre ceux qui l'honorent par des communions saintes ; ici un si pur et un si admirable sacrifice, là des pécheurs enveillis tout sortant de leur infamie ; une victime toute sainte et un Dieu de sainteté ; des mains souillées et des bouches toutes souillées.

Vous verrez ailleurs (Lettre XIV) le monde des enfants de Dieu qui forme un corps dont Jésus-Christ est le chef et le roi, et le monde ennemi de Dieu, dont le diable est le chef et le roi ; Jésus-Christ appelé le roi et le dieu du monde, parce qu'il a partout des sujets et des adorateurs, et le diable appelé aussi dans l'Écriture le prince du monde et le dieu de ce siècle, parce qu'il a partout des suppôts et des esclaves. Vous entendez le langage de la ville de paix, le langage de la ville de trouble, que l'Écriture appelle la Spirituelle Sodome.

Les exemples, si nous les cherchions, se présenteraient en foule.

On a tant dit de mal de l'antithèse qu'on nous a dispensés d'en dire. Pascal en a mérité plus spirituellement que personne, lorsqu'il a comparé “ ceux qui font des antithèses ” en forçant les mots à ceux qui font de fausses fenêtres “ pour la symétrie. ” Mais Pascal ne force pas les mots, et même ce n'est pas proprement les mots qu'il oppose aux mots, mais les idées aux idées. L'antithèse n'est qu'un jonctif entre les mains de ce rhéteur qui dit, en déplorant le trépas de Turpin : “ Est-ce qu'après tant d'actions dignes “ de l'immortalité, il n'avait rien de mortel à faire ? ” Mais l'antithèse entre les mains de Pascal n'est pas un jonctif ; c'est une arme ; et quelle arme, messieurs ! vous l'avez pu voir. C'est une épée à deux tranchants.

J'ai relevé le caractère tout intellectuel de l'antithèse. Ceci me conduit à parler plus généralement du style de Pascal. Toutes les beautés en sont intellectuelles ou morales ; c'est dire qu'elles sont d'un genre sévère. Pascal a toujours la justesse et la force, la netteté et la profondeur ; mais la métaphore pittoresque, l'image colorée dont les *Pensées* offrent quelques beaux exemples, est presque étran-

gère au style des *Provinciales*. On ne dira point sans doute, et à propos de ce style :

“ La nature marâtre, en ces affreux climats,  
“ Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des soldats ; ”

mais il est certain que cette mâle diction fait plutôt naître l'idée d'un acier fortement trempé et parfaitement poli que celle de l'or aux splendides reflets. L'épuration du style, par les écrivains de la première moitié du dix-septième siècle, avait eu pour premier objet l'élimination de ces métaphores vives et brusquées qui poussaient par jets touffus dans les écrits du seizième siècle. Mais tout le monde n'avait pas su, comme Pascal, remplacer l'éclat par la force. Chez lui, la force, toujours mesurée et naturelle, est si grande qu'elle permet à peine de regretter l'éclat ; mais jamais certes on ne fit moins d'abus, ni même moins d'usage du style figuré. Pascal ne se baisserait pas pour ramasser la plus heureuse des métaphores ; et s'il faisait un effort, ce serait pour éviter la métaphore qui s'offre à lui et pour trouver l'expression propre qui lui manque. Son style, si vous voulez, est parsemé de figures, mais de ces figures qu'on appelle oratoires, et qu'on pourrait appeler dramatiques, dans lesquelles, ce n'est pas le mot, mais l'écrivain lui-même qui fait image ou tableau.

Mon admiration pour ce style incomparable peut-être me laisse pourtant comprendre et partager les regrets d'un critique moderne, qui en veut à l'auteur des *Provinciales* de n'avoir point assez conservé “ la franchise, l'abandon, le “ tour vif et rapide, et la naïveté du langage de nos pères. ” Peut-être qu'en effet, dans la réforme du langage, on ne distingua pas assez, peut-être qu'on jeta trop précipitamment toute cette *gauloiserie* au rebut. On rejeta l'ancien pour l'antique ; on y gagna sans doute, on y perdit aussi ; mais ces changements dans le style étaient la conséquence de changements bien plus importants. On n'écrivait pas seulement, on vivait dans un autre style. Une certaine brusquerie, dans les tours, une certaine familiarité dans les images, un style haut en couleur, paraissaient à tout le monde comme la défroque du vieux temps. Sous plusieurs de ces rapports, Pascal et son siècle se convenaient admirablement. Port-Royal d'ailleurs n'est pas pour rien dans cette allure si bien réglée et dans cette sobriété. Il y a de l'ascétisme dans tout ceci, et l'autorité de saint Augustin, si puissante chez ces solitaires, n'a pas été jusqu'à leur faire adopter son style. Ils ne lui ont pris que ses doctrines. Pascal, leur secrétaire, s'interdit parlant pour eux des libertés dont ses fragments posthumes ont bien prouvé qu'il avait l'instinct ; mais convenons-en, il en a pris bien d'autres. Lui paraissent-elles plus innocentes ?

On fait honneur aux *Provinciales* d'avoir fixé la langue. Si cet honneur ne revient pas tout entier à Pascal, si Corneille et Balzac en revendiquent leur part, celle de Pascal est sûrement la plus grande. Balzac avait été moins populaire, et Corneille, on doit le dire, moins pur. Le moment décisif dans l'histoire de la langue est bien le moment des *Provinciales*. Du reste, on se méprend quelque fois sur le sens de ces mots : la fixation d'une langue. Fixer une langue, ce n'est pas en arrêter le développement, en borner les acquisitions ; c'est rejeter tout-à-fait ce qu'elle hésitait à rejeter, et sanctionner avec autorité tout le reste. Bien des expressions dont on se servait encore se sont trouvées condamnées sans retour par le mépris que Pascal en a fait ; d'autres, dont la destinée était incertaine,